

# LE PÈRE PEINARD



## Réflexes

HEBDOMADAIRES  
d'un

# GNIAFF

ABONNEMENTS  
FRANCE

Un an . . . . 6 fr.  
Six mois . . . 3 fr.  
Trois mois . . 1 fr. 50

BUREAUX: 4 bis, rue d'Orsel, Paris

OUVERTS DE 9 HEURES DU MATIN A 6 HEURES DU SOIR  
Adresser toutes les Correspondances à l'Administrateur

ABONNEMENTS  
EXTERIEUR

Un an . . . . . 8 fr.  
Six mois . . . . . 4 fr.  
Trois mois . . . . . 2 fr.

## Maboulisme de la gouvernaille

TOUJOURS LA TROUILLE! — LES GOGUENOTS RENCHÉRISSENT!

## CAQUETAGE DE LÉAUTHIER & D'UN CHIEUR D'ENCRE

### Marmitade à Marseille



### Bougres de tourtes!

Ouf, quelle puanteur!

Cette semaine, la mère Peinard a usé trois livres de sucre, rien que pour purifier la turne qu'avaient empuanti une avalanche de torchons imprimés.

De ces infectes feuilles, il m'en est venu de partout, envoyées par des tas de camaros ayant voulu me donner un échantillon de la bave des chieurs d'encre de leur patelin.

Ces maudits journaloux s'en sont pris aux anarchos en général, et au vieux gniaff en particulier.

Turellement, si en province les salisseurs de papier se sont foutus à dégueu-

ler, c'est que leurs grands frères de Paris leur avaient remonté le clyso.

Parmi ceux-ci, outre le rabatteur Charles Laurent, dont j'ai jacté la semaine dernière, y a le bonaparteux Cassagnac qui, gentiment, s'associe au vieux mouchard Yves Guyot.

Que l'Yves Guyot ait les anarchos dans le nez, y a foutre rien de drôle à ça.

Cela date de loin, on était en 83. Un dimanche, que ce porc se permettait, à la salle Rivoli, d'engueuler les anarchos, quelques fistons à la redresse mirent les pieds dans le plat. D'un revers de main, ils envoyèrent dinguer sa casquette à trois ponts et, comme compensation, le coiffèrent d'une grosse caisse.

Il est évident qu'ils caressèrent un brin les côtes de ce mouchard; si bien que la pestaille en fit une vilaine maladie, — quelque chose comme une éruption de syphilis.

Il en réchappa, nom de dieu! Seulement depuis lors, afin de ne pas être empoisonné par toute la pourriture qui ne put s'écouler à l'extérieur, il lui est nécessaire d'expectorer cette accumulation de pus et de sanie.

C'est ce qu'il fait, nom de dieu! Presque journellement, il en éjacule un flot dans la première pissotière du *Siccle*, un quotidien antédiluvien.

Pour ce qui est de Cassagnac, qui donne honnêtement la main à l'Yves Guyot, rien à dire: baver sur les zigues d'attaque, ayant toujours été son métier, il est tout simple qu'il continue.

Deux mots, pourtant, sur un de ses articles de l'*Autor*:

Primo, ce n'est qu'un empilage de provocations au meurtre.

Deuxièmo, il rappelle que dans une de ces tartines qu'il ressemelle quotidiennement, son paternel écrivit: *La faux ne discute pas avec l'ivraie, elle la supprime.*

Reste à savoir qui tient la faux et oust-qu'est l'ivraie?...

Qui peut dire si ce n'est pas d'un raisonnement pareil que sont partis les dynamiteurs du théâtre de Barcelone?

Si oui, y aurait plus qu'à répéter à Cassagnac, et autres Yves Guyot, ce que serinait Alphonse Karr, lorsqu'on lui parlait d'abolir la peine de mort:

« Messieurs les assassins, commencez les premiers! »



Eh oui, foutre ! Messieurs les capitalistes et les gouvernants, cessez d'être plus féroces que les antropophages, si vous ne voulez pas que le populo vous rende la monnaie de votre pièce.

—o—

Ceci dit, laissons les chieurs d'encre de côté et parlons de la gouvernaille.

Oh mais, les camaros ne débouchez pas votre pif ; ça pue tout autant.

La collection des ânes bâtés ministériels s'est réunie sous la présidence de Sa Jean Foutrierie Carnot pour chercher pouille au Père Peinard.

Après une demi-journée de ruminade on a décidé que mon flanche d'il y a quinze jours, intitulé : *Vengeance*, devait être poursuivi.

Vous croyez peut-être que les mecs ont d'abord épluché la tartine et cherché les délits ?

Que non pas !

Depuis que le tzar-pendeur leur fait des mamours, ils se figurent être des autocrates. Ils ont donc passé par dessus la loi contre la presse, et ont ordonné aux juges de poursuivre pour *apologie de faits qualifiés crimes ou délits*.

Les juges que le maboulisme russe n'a pas encore tout à fait abrutis, ont répondu au pion Dupuy, que malgré tout leur bon vouloir, ils ne pouvaient pas faire le pensum qu'il leur collait.

C'est qu'en effet, y a belle lurette que l'*apologie* est autorisée par la loi et n'est plus cotée comme un délit.

Nom de dieu, voilà la gouvernance dans le pétrin !

Bast, rien de plus simple que de s'en tirer : on va foutre une nouvelle loi en chantier.

Pauvres tourtes, comme si ce sont les lois qui peuvent empêcher l'esclaffement des petites marmites !

Je l'ai déjà dit, le seul moyen c'est de couper la chique à la misère... C'est pas du ressort de la gouvernance ? Je le sais foutre bien, nom de dieu ! Eh quoi ? Qu'elle donne sa démission et qu'elle déblaie le terrain !

Pour finir, que je foute sous le blair des camaros une phrase de cette grosse baleine de Dupuy qui date du temps où il n'était pas ministre.

C'était en 86, il était déjà dépoté et déposa un projet de loi où il réclamait des lois généreuses pour améliorer le sort du populo. Il concluait en disant que si on ne se hâtait pas de légiférer hardiment dans l'intérêt du peuple, on préparait et on légitimait d'avance toutes les violences.

M'est avis qu'on n'a guère légiféré dans l'intérêt du populo !

Mille marmites, faut-il en conclure avec le pion Dupuy que toutes les violences sont légitimées ?

## LA GRANDE TROUILLE !

En Espagne, les grosses légumes ne savent plus quoi devenir : Martinez Campos fait gueuler sur tous les toits qu'il se prépare à fusiller une trentaine d'anarchos... sans jugement.

Pour commencer, on râfle les gas par centaines ; dans une seule nuit y a eu 140 arrestations, rien qu'à Barcelone ; combien à cette heure y a-t-il de gas au clou, rien qu'à Barcelone ? Peut-être 400 ! peut-être plus...

Ce qu'il y a de plus emmerdant pour les grosses légumes, c'est que toutes ces arrestations n'arrêtent pas le mouvement. Ainsi, dans la province de Valence, une petite marmite a démantibulé la maison du maire de Torrente. Dans une autre ville, à Villanueva, autre pétarade contre la gendarmerie.

Y a pas qu'en Espagne que la chasse aux anarchos se fait en grande largeur.

En France c'est pareil, nom de dieu ! Sur la frontière espagnole un bon bougre ayant un peu d'allure est sûr d'être arquépincé. A Perpignan on accuse une demi-douzaine d'arrestations de types venant d'Espagne.

—o—

A Marseille, dans la nuit du 15, juste à minuit, une petiotte marmite a fait des siennes dans la guérite collée contre la turne du général commandant le 15<sup>e</sup> corps. Un gros pan de mur et toutes les vitres ont été foutues à bas... Les vitriers jubilent !

Qui a fait le coup ?

Ni vu ni connu ! Quoique ça, les anarchos ont été emmerdés dans les grands prix : y a eu, rien qu'à Marseille, 150 perquisitions, et à l'heure actuelle y a environ 40 copains au bal-lou.

Outre ça, on a perquisitionné aux quatre coins de la France : à Lyon, à Saint-Etienne, à Troyes, à Lille, etc.

Partout chou-blanc, nom de dieu ! Les pestailles ont trouvé peau de balle et balai de crin.

## LÉON LÉAUTHIER

Ah foutre, ce que les oreilles doivent tinter au riche fiston, dans sa cellotte de Mazas !

Depuis une dizaine de jours les quotidiens n'ont pas décessé de casser du sucre sur son dos.

Le plus loufoque de tout ce qui a été débité, l'a été par le moniteur des mouchards : *l'Eclair*.

Ce torchon a raconté que dorénavant le préfet de police empêchera qu'on colle dans les journaux les portraits des anarchos à qui la gouvernance cherche pouille.

C'est-y qu'on a l'intention de les présenter aux jobards comme des vilains singes, ayant tous des caboche de fous ou de crétins ? Y a un peu de ça, nom de dieu !

Mais c'est pas cette raison qu'ils donnent : ils en sortent une plus rigouillarde.

A croire les charognards de la haute, c'est l'amour des gnons, de la prison, de la mort et de la gloriole qui pousse le populo à se révolter.

Ainsi, ce n'est pas parce que Martinez Campos est une sorte de Gallifet espagnol, que Pallas s'est voué à la mort pour le crever.

Non ! c'est tout bonnement parce que Pallas avait envie de devenir célèbre.

Les chevaux de bois ont un raisonnement moins idiot que celui-là !

Partant de cette idée maboule, les grosses fripouilles en ont conclu que si Léauthier a tenté de crever la paillasse au ministre de Serbie, ce n'est pas que la mistoufle, subie depuis deux mois, l'eût exaspéré.

Oh non ! Mais, tout bonnement la déman-gaison de voir son portrait publié par les quotidiens, kif-kif celui de Ravachol.

Or donc, pour empêcher qu'un nouveau Léauthier ne repique au truc, au lieu de foutre les pains de quatre livres et les biftecks à la disposition des affamés, on va simplement interdire la publication de la fiole à Léauthier.

Après ça, qui donc aurait l'aplomb de foutre

en doute que la gouvernaille qu'il nous faut subir n'a pas son sac farci de malices !

—o—

Pour en revenir à Léauthier, après avoir foutu son atout au ministre de Serbie, il s'esbigna du gargot, sans que personne l'ait reluqué, ni tenté de l'arquépincer.

Il était libre, nom d'une pipe !

Il pouvait donc rentrer chez son marchand de sommeil, et nul n'aurait songé à l'inquiéter. On y eut songé d'autant moins qu'il était gobé par son proprio et tenu pour un bon fieu incapable de faire du bobo à une mouche.

Mais foutre, s'il avait collé son tranchet dans la tripaille d'un birbe décoré, c'est qu'il avait un autre but !

Il voulait, protester contre la garce de société actuelle, qui gave les feignasses et les bandits de la haute et affame les turbineurs.

Pour lors, afin que sa protestation soit complète, il est allé trouver un quart d'œil et s'est constitué prisonnier.

Eh foutre, rien que ça prouve que le gas n'est pas une poule mouillée !

Ce qui le prouve en outre, c'est la conversation suivante qu'il a eu avec un journaliste du *Temps* et que je colle ci-dessous, sans y rien changer. Afin de colorer le fourbi, le birbe a prétendu que ce jactage avait eu lieu entre Léauthier et un fonctionnaire.

Je leur passe le crachoir :

— Vous ne témoignez aucun regret du crime que vous avez commis ? demande à Léauthier « le fonctionnaire » en question.

— Aucun. Je recommencerais. Ce que vous appelez mon crime, c'est un acte de propagande, c'est une belle action.

— Comment s'est écoulée votre enfance ?

— Comme celle de tous les enfants de ma condition, répondit Léauthier, qui s'exprime avec douceur et aussi avec complaisance. Je n'ai manqué de rien. Mon père est brasseur, il gagnait très bien sa vie et la nôtre. Ma mère est morte jeune, mon père s'est remarié.

— Votre seconde mère ne vous a peut-être pas traité comme la première, et de la sorte votre caractère a commencé à s'aigrir dès votre enfance ?

— Je n'ai jamais eu le caractère aigri, et ma seconde mère, une demoiselle Reyne, a été aussi bonne pour moi que celle que j'avais perdue. J'ai été choyé comme tous les enfants, et je suis loin d'avoir à me plaindre de mes parents. Ils ont fait ce qu'ils ont pu pour moi, tout ce qu'ils ont pu.

— Avez-vous été à l'école ?

— Oui, jusqu'à l'âge de quinze ans environ. J'ai d'abord étudié chez les frères, puis je suis allé dans une pension laïque de Marseille. J'ai reçu là l'enseignement donné à tous les autres. Quand je suis sorti de l'école pour apprendre mon métier de cordonnier, je ne savais pas le premier mot des théories anarchistes. Je ne savais rien de la vie.

— Qui vous a instruit sur cette matière ?

— Les journaux.

— Quels journaux ?

— Le *Père Peinard* et la *Révolution*. Je vous dirai que tout d'abord j'ai trouvé leurs articles assez « forts » (dans le sens d'excessifs). Mais quand j'ai eu souffert, quand j'ai vu combien il était difficile de gagner son pain, quand j'ai eu un peu d'expérience de la vie, j'ai vu que ces journaux avaient raison et je me suis mis à les lire avec passion. Je les lisais sans cesse et je pensais toujours à ce que j'y avais lu. Je travaillais cependant. J'ai toujours travaillé jusqu'à ces derniers temps. Qu'est-ce que je demande à la société, aux bourgeois ? Pas l'aumône, mais du travail... Si l'on ne m'en donne pas, je proteste contre cette organisation sociale qui est impuissante à m'occuper pour me faire vivre. Comme je ne suis rien dans la société, si ma protestation n'entraîne pas un scandale qui attire forcément l'attention sur mes griefs, c'est comme si je ne me plaindrais pas. C'est pourquoi j'ai essayé d'assassiner un bourgeois. J'ai cherché un homme



qui eût la rosette, ce qui est bien la marque qu'on est bourgeois. Je l'ai trouvé au bouillon Duval. J'ai frappé. Remarquez que je ne veux pas voler, non. Je me suis même livré pour bien montrer qu'en tuant je ne faisais autre chose que de la propagande.

— Vous aviez le dessein de tuer n'importe qui, moi-même ?

— Vous-même comme un autre. Vous n'avez pas la rosette, mais vous marquez bien, ça suffit. Vous avez l'air d'un bon garçon, c'est vrai ; je vous aurais tué tout de même. Que voulez-vous ? ce n'est pas ma faute. Il faut que je démontre que la société est mal faite ; je n'ai que ce moyen ; je l'emploie. Si j'avais continué à avoir du travail, je n'aurais tenté de tuer personne. Mais je n'avais plus de quoi manger.

— Il y a l'assistance publique pour les gens nécessiteux.

— Ah ! oui ! une fichue organisation. Avant d'être secouru, il faut attendre longtemps ; on a le temps de mourir. Et puis je ne veux pas recevoir l'aumône.

— Aviez-vous des relations avec des anarchistes de Paris ?

— Aucune. Tous les anarchistes pensent de la même manière sans se connaître. On n'a pas besoin de se voir.

— Cependant, vous avez écrit à Sébastien Faure ?

— Parce que je l'ai connu à Marseille. Ah ! vous l'avez lue cette lettre ? Comment la trouvez-vous ?

Léauthier pose cette question de l'air satisfait d'un homme qui aurait écrit un chef-d'œuvre.

— Vous « posez » donc, vous aussi, comme Ravachol ?

— Je ne pose que devant un appareil photographique, réplique Léauthier avec vivacité, mais sans colère (car il a la répartie et il parle avec une facilité étonnante).

— Comment avez-vous vécu à Marseille ?

— J'y ai vécu de mon travail.

— Y a-t-il des anarchistes aussi ?

— Beaucoup. Il y en a partout, dans les villes et même à la campagne, ne vous y trompez pas. On « respire » ces idées-là maintenant, et quand même le *Père Peinard* et la *Révolte* ne paraîtraient plus, ça ne ferait rien, rien. Le parti progresserait quand même. La semence est jetée ; rien ne l'empêchera de germer.

— Vous savez que vous n'avez pas le droit de recourir à la force pour renverser ce qui est.

— Je le prends.

— Vous avez le bulletin de vote ?

— Oh ! une blague. Ça sert à envoyer à la Chambre des gens qui font leurs affaires et pas les nôtres... C'est du propre... Si vous croyez qu'on croit à ça, le bulletin de vote... Voyez-vous, les lois sont faites pour les riches, et pas pour ceux qui n'ont rien. Il n'en faut plus, de lois, ni de riches. Les lois ! Il y en a une qui défend aux ouvriers de mendier quand ils n'ont pas de travail et, par suite, pas de quoi manger. Il devrait aussi y en avoir une qui obligerait les bourgeois à donner du travail aux ouvriers. Ce serait logique. Mais il vaut beaucoup mieux que nous restions sans lois ni riches, en Anarchie.

— Un beau désordre enfin.

— Un beau désordre, il vaudra bien mieux qu'un ordre fondé sur l'injustice.

— Quand vous étiez sans travail, n'avez-vous pas songé à vous engager ?

— Jamais de la vie ! L'armée ? En voilà encore une affaire ! Il faut détruire ça. Qu'est-ce que vous voulez que j'aie à faire à l'armée ? Défendre quoi ? Je n'ai pas un pouce de terre en France. Ça m'est bien égal qu'on l'envahisse et qu'on la prenne. Que ceux qui ont de la terre, que les bourgeois la défendent, s'ils veulent, ça les regarde. Allez ! à l'étranger, dans notre monde d'anarchistes, on pense aussi comme ça.

— Parmi vos parents, n'y en aurait-il pas un qui aurait été un peu détraqué ?

— Je vous vois venir, vous, avec votre question. Non, messieurs, tous mes parents sont sains d'esprit, et je suis aussi sain d'es-

prit que vous. Ah ! je m'attends à ce qu'on me pose cette question. Je sais pourquoi on le fera... Les bourgeois, effrayés par les actes que nous commettons, voudraient détruire la signification de ces actes, en nous faisant passer pour fous. C'est ça qui est de la folie, ajoute-il en riant. Vous me voyez bien tranquille, n'est-ce pas ? Eh bien, je suis toujours comme ça, et je serai de même devant la cour d'assises et devant l'échafaud, je ne tremblerai ni ne déraisonnerai pas plus.

— Le souvenir de vos parents devrait vous faire regretter, pour eux au moins, de vous être engagé dans cette voie abominable.

— Si je pouvais regretter ce que j'ai fait, je le regretterais à cause de mon père, qui doit être bien chagrin ; mais je ne dois pas le regretter...

— Avez-vous songé qu'il y a un Dieu qui...

Mais, interrompant :

— Un Dieu ! s'écrie-t-il, un Dieu ! Vous croyez à ça ? Je n'ai jamais cru à un Dieu, ni fait semblant d'y croire. Un Dieu !

Et il hausse les épaules.

— Vous avez joué votre tête.

— Si vous croyez que je ne le sais pas ! Je ne me fais aucune illusion, allez ! Avant d'agir, j'avais tout calculé. Je savais que l'on me guillotinerait. Je marcherai à l'échafaud avec courage, avec la tranquillité que vous me voyez en ce moment, de la même manière que je vais rejoindre ma cellule 40.



Si Deroy, fils aîné, avait été la seule charogne de sa chaudronnerie de la rue du Théâtre, 73-75, à Grenelle, il se serait trop embêté... Il s'est donc mis en quête de complices, — et il a découvert deux chiens de garde dont la crapulerie plait à son cœur de singe : 1° Martineau, contre-coup, ex-ouvrier de la boîte ; 2° Marquet, expéditeur et pointeur, ex-homme de peine, qui a remplacé un type relativement bon garçon.

Sa camelotte, le patron la vend à cent pour cent de bénéf.

Les affaires marchent donc bien pour lui. Turellement, pour les esclaves, c'est une autre paire de manches — mais en somme, ça peut encore aller, au point de vue des picailions. Oui, mais alors, c'est des douze ou quinze heures de travail qu'il faut fournir par jour, et les dimanches et fêtes, on chaudronne comme pendant la semaine.

Si encore on massait en paix...

Mais toujours de nouveaux règlements plus cruches si possible que les anciens ; toujours des contre-coups qui vous tarabustent pour s'occuper ; toujours des trucs pour augmenter la durée du turbin, — quelle chérie, nom de dieu !

Dernièrement, le paternel du singe casse son chaudron. Comme mon cochon de Deroy n'invitait pas les prolos à participer à l'héritage, il aurait bien pu les dispenser de jouer les croque-morts pendant toute une journée qu'il s'est bien gardé de leur solder.

Ah ouah ! il a fallu faire la gueule en deuil et casquer encore pour acheter une couronne au macchabée.

Ceux qui n'ont pas voulu souscrire pour cette foutaise n'ont qu'à bien se tenir. Déjà on a trouvé le moyen de saquer l'un d'eux.

Et tout le temps c'est des fourbis de cet acabit : tantôt ceci, tantôt cela. L'hypocrisie est à l'ordre du jour dans ce sale baigne ; le léchage de bottes est obligatoire. Ce n'est pas assez d'éreinter les prolos physiquement : faut encore qu'on les abrutisse au moral.

Mais, ça ne prendra pas, sang dieu ! Comment

voulez-vous que des chaudronniers, c'est-à-dire des gas qui fabriquent des petites marmites, ne soient pas à la redresse !

Deux Italgos qui n'en pinçaient pas pour se laisser exploiter jusqu'à la gauche avaient été saqués la semaine dernière des ateliers de la gare de la Chapelle, grâce à un sacré mufle de chef d'équipe nommé Simon.

Les deux prolos, Cipriani et Stoss, se sont postés à la sortie et sont tombés sur le poil du Simon qui leur tirait le pain de la bouche.

Après lui avoir administré un marron, Cipriani lui a collé deux coups de couteau, — tellement fort que le type en est mort.

Les sergots se sont amenés et y a eu une sacrée batterie entre eux et le populo.

Les quotidiens ont raconté que la bataille est venue de ce que les flicards voulaient arrêter tous les prolos présents.

Ça peut-être vrai ! Mais ne serait-ce pas plutôt que, sachant de quoi il retournait, les bons bougres auraient voulu faire éclipser Cipriani et Stoss ?

## HONNEUR ET VACHERIE

Des filles girondes, et puis des bath, y en a encore !

Sans avoir de barbe au menton, elles ont du cœur et de la jugeotte, et pour de la poigne et du va-tout, elles rendraient souvent des points à ceux qui font les marioles.

Comment ça se fait que parmi les bonnes bougresses y en ait encore qui s'embèguinent de troubades foireux ?

Ces cochons-là ne sont pas beaux dans leur capote comme une guérite. Ils ont des gants en fil d'oseille, des ripatons d'égoutiers, des coupe-choux et des bretelles.

Ils se balancent sur leurs pattes, kif-kif un éléphant qui danse un quadrille.

Et pour leurs boniments, ça pue la théorie !

N'empêche que ces serviteurs de la patrie sont gobés par les nounous et par les bonnes d'enfants.

Ces animaux domestiques semblent faits pour s'entendre.

Les beaux mioches qui peuvent sortir de ces accouplements, on peut bien le penser sans être malins. Tous abrutis comme père et mère. Ils ont la servitude dans le sang : fils de troubades et de servantes !

Ah ! les tristes mecs pour pousser à la roue de la Sociale !

Si on n'attend qu'après ceux-là, nous restons longtemps embourbés dans l'ornière du socialisme à la manque.

Et pourtant chacun sait maintenant que lorsque les bouffe-galette socialeux régneront en France ils commenceront par décréter l'égalité par en bas et la servitude obligatoire.

Alors, on ne comptera plus par âmes, ni par têtes, mais on pourra dire justement : la France a une population de 36 millions de pieds et quelques bouffe-galette.

Mais, voilà que je m'embarque dans la ragougnasse socialarde et c'est un sale bateau. Je ne veux pas en jaspiner pour le moment.

Bougre non, c'est une petiote histoire de femme que je veux raconter aux camaros, une histoire chouette qu'est arrivée.

Ouvrez vos esgourdes.

—o—

Joséphine C..., une jolie copine de 21 ans qui servait chez les bourgeois, parce qu'elle n'avait pas d'autre moyen de croûter que de mettre la nappe, de rincer les verres, et de torcher les mioches ; moyennant quoi, elle bouloittait des miettes de la table et les têtes de sardines que Madame lui comptait sur son



assiette avec un « voila ma fille » qu'en disait long sur sa pensée de pimbêche.

Mais, des manières de Madame et de son singe, Joséphine s'en foutait, car elle aimait un militaire, et pas un bleu, — un troubade de la classe.

Pour lors qu'ils s'aimaient tous les deux ?

Ah ! je t'en fous qu'ils s'aimaient : ça veut dire que le truffard se la coulait douce avec la gonzesse en lui promettant le mariage, — après sa libération. En attendant, il lui démontrait la charge en douze temps par la culasse.

Ah flutte ! le type était une de ces belles crapules comme il en fleurit au régiment : ils ont dans le creux de la patte un poil gros et long comme une corne de cerf.

La pauvrete en pinçait pour le conjugo. Pour avoir l'air d'y couper et pour lâcher la copine, le troubade lui introduisibiliba dans le ciboulot qu'il se marierait avec elle, le jour ou elle aurait une dot.

Quand on gagne vingt francs par mois, c'est pas commode d'amasser un magot, — d'autant plus que le salaud de truffard voulait au moins dix mille balles. A ce compte-là faudrait bien un siècle d'économies, et ne jamais s'acheter un affiquet pour arriver à la grosse somme.

Le troubade le savait bien ! Il raisonnait comme les capitalistes qui promettent le bonheur au prolo, quand il aura fait assez d'économies sur ses journées de misère.

Et dire, nom de dieu, qu'on coupe encore dans ce boniment du travail et de l'épargne !

Joséphine qui savait compter et qui y voyait clair dans un tas de mic-macs, excepté les cas où l'amour lui bouchait les châsses, Joséphine se dit : « Dans cent ans, si je trime tous les jours à servir les autres, si je ne suis jamais malade, si je regarde à me payer deux ronds de berlingots, j'aurai tout juste de quoi me marier... Mince de noce ! »

La petiote qu'avait besoin de jouir avant cet âge, comprit vite qu'elle n'était pas plus privilégiée qu'une autre et que pour ramasser vite de la belle monouille il n'y a que le vol, — légal ou extra-légal.

« Payons-nous un extra-légal ! » pensa la frangine. Et le lendemain elle soulageait son patron de 25 louis d'or, plus des bijoux.

Passant d'une boîte dans une autre elle eut tôt fait d'empiler les pièces de cent sous jusqu'à la hauteur de 11 mille francs.

Du coup, elle croyait toucher au bonheur : avec son militaire ils allaient se retirer à la campluche et devenir des *honnêtes gens*.

Toute fière de ses prouesses, — le fait est qu'elle avait assez bien tiré son épingle du jeu, en imaginant des trucs pour expliquer les vols, et ne rendant son tablier que quelques temps après, — elle s'en va se vanter près du serviteur de la patrie, en lui disant : « Voilà ce que j'ai fait pour toi, c'est-y de l'amour ça ? »

En entendant le fourbi, le sale mec de troubade l'agonise de sottises et va la dénoncer.

C'est y salaud ? Dénoncer sa maitresse !

Joséphine a été arrêtée, on lui a coffré ses pépettes et elle ira en prison.

Mais, nom de dieu, je ne donnerais pas quatre sous de la peau du troubade, car Joséphine n'oubliera pas, et y a des chances qu'il écoppe à la première occase : l'amour de la bobonne aura tourné à la haine !

Tout se paye, nom de dieu !

—o—

La morale de cette histoire, c'est que les soldats ne méritent pas de femmes..., ils devraient se suffire à eux-mêmes, kif kif à Châlons. Les pauvres malheureuses de maisons, ou qui font la retape sous l'œil des autorités, sont trop bonnes pour eux....

Pour ce qui est d'une fille libre et qui n'a pas froid aux bernicles, c'est pas aux souteneurs de la patrie qu'elle doit porter ses sourires, mais aux bons bougres qui comprennent la vie et la morale d'une façon un peu plus chouette que les mouchards.

Avis !



Ohé, les boit-sans-soif, les humeurs de piot, ouvrez vos plats à barbe et attentionnez-vous pour écouter ce que bibi va vous jacter.

93 se tire au grandissime galop, — 93 ! Un fils de putain de numéro qui, je ne sais trop pourquoi, nous donnait bougrement de l'espoir : l'espoir de voir célébrer le centenaire de la culbute des jean-foutre seigneuriaux, par le plongeon dans la mouscaille des salopiauds bourgeois leurs successeurs.

Espoir qui sans s'être réalisé complètement est cependant en bon chemin ; en effet, si les richards ne sont pas déjà au fin fond des tinettes, ils n'en ont pas moins plein leurs chausses de la confiture à Cambronne.

Et tout ça, mille foutres, parce que d'un peu partout on leur fait voir à ne pas en douter qu'on a salement soupé de leur vilaine fiole. Rien que dans une semaine la dynamite pète à Barcelone et à Marseille ; un couillon de légumier serbe vient se faire entailler la couenne à Paris, et pour foutre la venette à la gouvernance italienne les gas de la Sicile ont le pompon.

Mais, nom de dieu, si le phyloxera bourgeois n'a pas encore son compte, je crois que le phyloxera de la vigne a cette fois-ci reçu le sien.

J'ai sous la patte la statistique officielle, la statistique du gouvernement, — je ne jurerais pas qu'elle soit aussi juste que mon doigt quand je me le fourre dans le croupion, mais c'est toujours un à peu près, cré pétard !

Et comme 1793 marque une date dans le livre des révolutions, 1893 se moulera en lettres d'or dans le livre de la production viticole.

Le travail a vaincu la bestiole maudite, comme la propagande anarchote vaincra la vermine bourgeoise.

Savez-vous combien on a ramassé d'hectolitres de vinasse, en France seulement ?

50 millions d'hectolitres ! De quoi gondoler des flopees de poivrots et guérir de la pépie des foulititudes de gens... 20 millions d'hectos de plus que la moyenne des dix dernières années.

Les six départements du midi, les Bouches-du-Rhône, Vaucluse, le Gard, l'Hérault, l'Aude et les Pyrénées-Orientales ont donné 18 millions d'hectos.

La Gironde a produit trois fois plus que l'an dernier ; le Gers, les Landes, les Pyrénées, la Haute-Garonne, le Tarn-et-Garonne et les Charentes, idem au cresson.

Et dans d'autres départements, bondieu, l'abondance est encore plus épatarouflante.

Ainsi, l'Yonne a fichu dans ses cuves un million 314 mille hectos, au lieu des 278 mille de 92 ; soit, cinq fois plus ! La Loire-Inférieure 2 millions 580 mille, au lieu de 334 mille ; presque huit fois plus ! Enfin, la Vendée, un million 51 mille au lieu de 117 mille ; c'est-à-dire une dizaine de fois autant que l'année passée !

Et quand je dis l'Yonne a fichu dans ses cuves..., c'est pas de la rivière que j'entends dégoiser, les aminches. La qualité du vin de 93 en vaut la quantité. C'est pas du vin de

la comète, puisque nous n'avons pas vu la queue d'une seule dans l'année, mais vietdaze, c'est du piccolo numéro un.

Déjà, il vous fout du baume au cœur. Mais, mille marmites, celui qui pourra le laisser vieillir et le mettre en bouteilles, aura dans quelques ans d'ici un piccolo rupinskoff.

Et si du picton nous passons au cidre, c'est encore plus fort, cré coquin de sort.

Les branches des pommiers pétaient sous la charge, aussi les fistons de la Bretagne, kif-kif les gas normands auront bougrement de quoi s'humecter le lampas.

—o—

Ce n'est plus la démocratie qui coule à pleins bords, comme le disait je ne sais plus qu'elle andouille de politicard, c'est le jus de la pomme et celui du raisin.

Et ce débordement de la dive et guillerette purée septembrale fout au cœur du père Barbassou deux sentiments divers : la joie et la tristesse.

Eh oui, sans dieu ! Assignole et aussi abra-cadabrant que ça vous paraisse, c'est pourtant comme ça : je suis content et fâché tout à la fois.

Primo, je suis content que les culs-terreux aient enfin de quoi boire sec, et puissent se gargariser le trou du cou à pleines verrées de picton nature.

Toussenel, un bougre qui aimait plus les biftecks et les ailes de poulet que les patates, se gondolait comme une petite baleine, de ce que Parméntier n'eut pu les faire prendre avant le Trafalgar de 89.

« Si les types avaient bouffé des pommes de terre, qu'il ronchonait, jamais il n'auraient eu le nerf nécessaire pour démantibuler la Bastille, les donjons, et accrocher les aristos aux lanternes et aux grands arbres. »

Et foutre, Toussenel avait rudement raison : les pommes de terre c'est un trompe-la-faim et un avachissoir !

En outre, moi je ne cache pas que je fais une ruminade à peu près pareille, rapport au piccolo. M'est avis que pendant le sacré bout de temps que nous avons liché de la méchante piquette, quasiment du sirop de grenouille, nous étions devenus rudement mollasses à la campluche.

Ousqu'il était donc passé notre sang rouge et bouillonnant de 1852 ? Transformé en sang de navet, pécairé ! Y a pas, les Jacques, nos papas de 93 nous auraient renié pour leurs descendants.

Buvant quelques bons coups, ça nous ravigotera, et macarel, nous saurons encore faire remuer nos fourches.

Voilà pour le contentement. Quant à la tristesse, en deux temps et trois mouvements je vas vous en donner l'explicite :

« Ils n'en ont pas en Angleterre ! » chantait Dupont. Et moi je pleure, car les frangins des villes ne pourront pas se rincer la dalle avec le généreux piccolo qui a gislé de nos pressoirs.

Seuls, les jean-foutre, les saligauds, les charognes, en boiront à tire-larigot. Les bons bougres ne boiront que de la décoction de campêche, de la fuschine, des tripes de bœuf.

Et pourtant, mille dieux, si quelqu'un a droit à s'ingurgiter la poison, c'est évidemment les salopiauds de la haute. Pour les buvettes de l'Aquarium, pour les caves des richards, pour les gueuletons franco-russes et les goinfreries présidentielles, pour les messes de raticions, la fuschine serait même de la trop bonne marchandise.

Mais, nom d'un foutre, c'est à l'envers du bon sens ; les richards ripaillent ferme et lichent le bon jus, tandis que les prolos se tapent et se brossent le ventre.

De cette déveine des prolos de la ville, les culs-terreux s'en ressentiront bougrement.



Oui, tonnerre de dieu, à part le sentiment, y a l'intérêt : les bons bougres ne pouvant se payer les produits des pétrousquins, les dits produits ne s'écouleront pas et y aura mévente. C'est-à-dire, la mistouffe à la ville comme à la cambrouse.

Et tout ira mal jusqu'à ce que ça pète!

Ce que je prédictionne arrive déjà et du Roussillon je reçois des tuyaux qui prouvent clair comme du jus de chique que les vigneron de là-bas ne sont pas à la noce.

Mais, ma babillarde s'étire, et pour jacasser de ces bons fioux, faut remettre la partie à dimanche.

*Le père Barbassou.*

## RÉUNIONS CHICARDES

### L'ANARCHIE AU SALON

Par le nom de dieu, oui, notre belle mouquette, la gironde Anarchie s'est payée une soirée au Palais-Royal dans les salons dorés de l'empoisonneur Corazza.

Elle a même invité du monde, et du plus chouette, — montrant aux gens de la haute que pour le galbe et la jeunesse elle en a plus que toutes les vieilles idoches qui occupent la scène politique.

C'était un gas bien frusqué qui présentait l'anarchie aux bourgeois, c'était le copain Bernard-Lazare, un pince-sans-rire qui a dévidé son boniment sur la Liberté avec autant de gravité que le pape, quand il s'adresse aux quatre points cardinaux.

Les religions et les gouvernements ont été toisés en deux temps, et toutes les conceptions autoritaires déclarées bonnes pour la démolition.

Et les bourgeois qui étaient là ont applaudi ! Ils ont applaudi !

D'abord, parce que ça ne les engage à rien, et puis parce qu'ils commencent à s'emmerder furieusement dans leur baraque qui craque de tous les côtés. Encore quelques bons coups de mistral et quand ils verront qu'on n'est plus en sûreté sous la couverture de la mère Loi, ils seront les premiers à foutre au rancard tout le vieux fatras.

Oui, des soirées comme celle-là sont juste ce qu'il faut pour montrer aux fistons à la redresse qu'ils ne se sont pas gourrés, en attaquant la piòle sociale aussi catégoriquement que possible.

Ça vient, ça vient ! Changeons pas de main.

Bon courage aux copains qui font entendre la bonne parole dans les coins le plus hostiles.

L'effort des uns n'empêche pas celui des autres.

Hardi, petits, chialez pas, nous la foutrons à bas !

Voici les rats qui s'en sauvent.

### DANS LA BROUSSE, FOUTRE !

**Imphry** est un petiot patelin des entourages de Nevers; un escargot y va en un rien de temps.

Il y a là une grandissime usine où les prolos sont exploités dans les grandes largeurs. On y gagne facilement 40 ronds pour plus de douze heures de turbin : les loupiots et les copines n'y sont pas les moins maltraités.

Le copain Laval y avait emmanché une conférence samedi dernier. Il y a traité de la question du capital et du travail.

Plus de deux cents peinaras s'étaient amenés et le fiston leur a démontré comment leur travail se fige en capital et comme quoi plus ils turbinent, plus on les assassine.

Il leur a fait tâter du doigt que leur délivrance par le chambardement général est à portée de leurs biceps et que s'ils tiennent à

avoir un peu de bien-être il leur faut s'allier pour faire leurs affaires eux-mêmes. Quant aux marlous de la politique qui viennent les canuler pour avoir leur vote, y a qu'à les envoyer aux pelotes.

Il en est ensuite venu à parler des ennemis que le populo a à combattre : il n'a pas eu besoin de s'essouffler pour leur faire saisir que ce maudit ennemi ne perche pas au delà de la frontière mais qu'il est à notre portée.

En effet, y a qu'à lancer son godillot trois pouces en avant pour défoncer le saint sacrement d'un patron, d'un proprio, d'un mouchard, d'un gendarme ou de quelque vermine de même calibre... Voilà les vrais ennemis du pauvre monde !

Le pallas du camaro a été savouré comme qui dirait une bouteille de cachet rouge.

Monsieur le mère était présent, il voulait faire le crâneur et le camaro lui a rivé gentiment son clou; les bons bougres voulaient le faire grimper au jaspinoir pour qu'il accouche de ses explications. Ah ouah, le merdeux n'a pas voulu ! Il s'est tiré des pieds vivement.

Après la réunion, les gas se sont empilés chez le bistrot et jusqu'à une heure du matin on a poussé des goulantes à la hauteur.

A part mossieu le mère, y avait qu'un birbe qui faisait la gueule : un sale troquet qui s'étant laissé embobiner par les autorités foireuses, avait refusé sa salle, croyant couper la chique à la réunion.

C'est lui qui l'a eu coupée ! y aurait eu mèche de faire une boucle à son nez, tellement cet appendice s'allongeait de voir son concurrent mariole faire une bonne recette.

A **Montceau-les-Mines**, autre réunion par le copain Voichot. C'est pas qu'il fasse métier de sa parole, le gas, ah non, alors ! mais quand il a un brin de temps, il fait des petites réunions dans les environs.

Ainsi, il n'était allé à Montceau que pour flaner un brin. Il voit les copains qui lui disent : « T'as pas le crachoir estropié ? Non ! Eh bien, oup, une réunion ».

Et illico ils se sont débrouillés, et la réunion a eu lieu samedi.

Le populo en a fait des galipètes de contentement !

Par exemple, les ceusses qui n'étaient pas contents, c'est la bande aux 27 sous : ils avaient envoyé une fleur de goarde pour emmerder le copain, — ce que celui-ci te l'a envoyé bouler !

Le mouchard s'est cavale et il a eu raison de mettre ses fesses à l'abri, car les pieds de plus d'un bon bougre avaient des démangeaisons.

A **Tournus**, le copain Voichot, s'est payé une autre réunion.

Un coup rigolo : des jean-foutre avaient payé à boire à deux prolos pour qu'ils fassent du potin. Va te faire lanlaire, c'est eux qui ont été engueulés à la place du camaro !

### LES PAYSANS Y MORDENT !

A **Bourg-Lévêque**, un petit patelin de Maine-et-Loire, le camaro Ménard a fait une galbeuse conférence devant 200 bons bougres, dont presque tous étaient des pétrousquins.

Il leur a expliqué de quoi il retourne quand on parle de communisme anarchiste.

Les paysans n'avaient pas en bonne odeur les zigues d'attaque, vu qu'on leur en a seriné de toutes les couleurs sur le compte des *partageux*. Maintenant, c'est plus ça, nom de dieu ! Ils en pincent !

Ce sont de braves fioux, lassés de l'exploitation des grands proprios terriens ; ils comprennent parfaitement leurs droits à l'existence et ils ne seront pas les derniers à se foutre en branle pour le chambardement général.

A l'issue de la réunion, les poches des culsterreux ont été farcies de journaux et de brochures et ils ont fait promettre à Ménard de retourner les voir.

Le lendemain, à **la Forêt**, nouvelle réunion, et là, on a emmanché illico une chambre syndicale de carriers.

Le copain a expliqué que les syndicales doivent, tout en résistant par tous les moyens aux empiètements patronaux, propager de toutes leurs forces l'idée de la suppression radicale du patronat.

Puis, il a engagé les carriers à entretenir des relations constantes avec leurs voisins les paysans, afin de prouver à ces derniers que tous les turbineurs ont des intérêts identiques, radicalement opposés à ceux des bourgeois et des politicards de toute couleur.

Et il a conclu que seule l'abolition de l'autorité et de la propriété individuelle peut couper la chique à toutes les misères que subit le populo.



**Vignerons rouspéteurs.** — Le père Barbassou s'est réservé pour dimanche de jacter des gas du Roussillon. Quoique ça, que je dise deux mots de leur affaire :

Y a quelques semaines, la chambre de commerce de Perpignan avait pistonné la gouvernance, réclamant une loi qui interdise en France la fabrication et la vente des vins artificiels, vu que ça fait une sacrée concurrence aux picolos nature.

Une loi pour ça, autant vaudrait foutre un lavement à la tour Eiffel.

Mais, pigez la réponse du ministre de l'agriculture. Tout en pleurnichant sur la dèche des Roussillonnais, il déclare qu'il n'y a pas plan de « présenter aux Chambres une loi prohibant la vente des vins artificiels, car ce serait porter une grave atteinte à la liberté individuelle. »

Je te crois, vieille bourrique ! La liberté d'empoisonner le populo ! Tant que les richards ne seront pas envoyés aux cinq cent cent mille diables ils n'y voudront pas renoncer.

Du coup, la chambre de commerce qui, si je ne me gourre pas, ne doit pourtant être guère farcie que de vieux croûtons, a foutu les pieds dans le plat.

Elle groume, nom de dieu ! Et elle vient de se fendre d'une nouvelle déclaration où elle dit : « le mécontentement grandit chaque jour, les murmures s'élèvent, la misère est mauvaise conseillère. Terrible serait la révolte qu'elle inspirerait et qui se dresserait devant nos gouvernants. »

Ohé, les jean-fesse de la haute, si les chambres de commerce s'en mêlent, je vous vois dans de sales draps, — autant dire des linceuls !

—o—

**Charité...** bien ordonnée commence par soi-même.

C'est ce que ne perdent jamais de vue les grosses légumes de l'Assistance publique de Paris. Ces filous s'entendent bougrement bien à faire danser l'anse du panier. A eux le pompon comme fricotteurs !

Ils se gênent d'autant moins que la belle galette qu'ils roustissent est destinée aux pauvres malheureux que la mistouffe accable.

Tous les ans ils fournissent l'addition de leurs dépenses à la Volière municipale. Au lieu d'éplucher les notes, les conseillers approuvent dar-dar, sans vérifier.

Dam, c'est pas eux qui payent..., mais c'est souvent eux qui palpent... à preuve Tressaud, de Marseille.

Dans les additions à la fourchette que l'Assistance a dressées pour 1894, le blé a été compté à 29 francs les 100 kilos, tandis qu'il vaut en moyenne une vingtaine de balles.



Ça fait donc 9 francs de boni par 100 kilos. Au total cinq cent mille balles !

Pour le vin c'est encore pire, nom de dieu ! L'Assistance prétend le payer neuf sous le litre de piccolo ordinaire, tandis que les vignerons s'estimeraient bidards de le bazarder à moitié prix.

De ce côté y a encore un demi-million de gratte.

Soit, dans une année pour le bricheton et le vinochard, quéque chose comme un million qui passe à l'as !

Cré pétard, c'est pas pour blagner, mais si on autorisait tous les déchards qui touchent à l'Assistance publique à prendre au grand œil leur nécessaire à l'étalage des boutiques, ils croûteraient bougrement mieux et ça reviendrait moins chérot que d'entretenir toute la grosse légumerie de l'Assistance.



#### CONSÉQUENCES D'UNE VACHERIE DE PIMBÈCHE

**Montceau-les-Mines.** — Deux bons fioux sortaient de chez un bistrot avec une paille dans le nez. Comme la rue n'était pas assez large ils se buttent dans un carreau et le cassent.

Illico, ils s'offrent à le payer ; mais ça ne faisait pas la balle de la chipie à qui appartenait ce cochon de carreau. En sourdine elle envoie chercher les pandores.

Les charpentiers-à-Carnot, s'amènent et trouvent les deux soiffeurs chez le troquet. Ils veulent les entoiler, mais les gas font de la rebiffe et d'un coup de tête y a un pandore dont le cul s'en va baiser le plancher des vaches.

Ils réclament du renfort aux bons bougres présents qui, turellement, n'ont rien voulu savoir. Pour lors, il a fallu aller quérir d'autres pestailles et ce n'est qu'à leur venue que les deux gas ont été entoilés.

On les a conduits à Chalon où les juteurs les ont salés : celui qui a culbuté le pandore a eu six mois, l'autre un mois.

Plus dégueulasse ! Les bons bougres qui avaient refusé de prêter main-forte aux charpentiers à Carnot ont écopé eux aussi : les quatre consommateurs ont ramassé vingt sous d'amende et le bistrot dix balles.

Et tous ces avaros pour une garce de pim-bèche ! En voilà une qui mériterait qu'on lui foute une fessée aux orties !

#### GUEULETONNAGE DE SOCIALARDS

**Carmaux.** — La semaine dernière, grands fiatlas avec ce boustifaillage. Un des gâte-sauce m'envoie quelques tuyaux :

Primo, y avait une *table d'honneur*, oùsqu' étaient enquillés les grands matadors du parti collecteur. Pour des birbes qui jaspinent toujours sur l'égalité, c'était bougrement peu égalitaire.

Mais c'était soit-disant pour que ces messieurs les bouffe-galette n'aient pas à se déranger au moment de lâcher la bonde à leurs discours.

Pour le banquet y a eu quinze cents balles de gaspillées !

Quand aux orateurs, oh là là ! « Guesde, m'écrit le copain, dont on m'avait tant parlé, m'a fait l'effet d'un lavement. Je le croyais plus malin. Jaurès et Walter c'est du même tabac : deux poseurs ! Baudin est toujours le même : bon type et rigolo ».

Turellement, c'est le gros ventru Calvignac qui a gratté la première guitare. Depuis la grève, où trois mille prolos se sont serrés le ventre pour engraisser le sien, il est tout à fait maboule.

Ce cochon qui est très porté sur la gueule et

qui fait rouler les roues de derrière à la va vite, a osé nouvellement offrir 2 balles à Gallonier, une des victimes de la grève, — pour toute sa famille et pour tout potage.

Heureusement, les bons bougres commencent à y voir clair, nom de dieu ! L'idée anarchotte va bon train, et avant peu les marlous de la Sociale pourront tenir prêts leurs deux paires de joues : une paire pour les crachats et l'autre pour les coups de pied.

#### SOUFFLEURS DE VERRE

**Givors.** — Quoi foutre, pour éviter d'être exploités jusqu'au sang, dans une verrerie dirigée par deux calotinards et débarbouilleurs de nonnes..., avaler le bon dieu ? — voilà le joint. Oh, alors, chouette ! On est dans les petits papiers des patrons...

Seulement, les bons fioux ne gobent pas ce rata, et ce n'est pas pour l'avalier qu'ils ouvrent la bouche : c'est plutôt pour montrer les dents aux deux singes ; c'est aussi, parfois, pour leur donner des sérénades dans les soirs de brouillards, sous les fenêtres de leur « Paradis à rebuts ».

Le « Paradis à rebuts ? » — Eh oui, on appelle comme ça la galbeuse turne de ces salauds de patrons, pour indiquer qu'elle a été construite avec la galette qu'ils ont roustie sur les litres des cochons noirs... les litres soit-disant pas bien soufflés et mis au rebut...

Depuis la grève de 91, les camaros, malgré toutes les bondieuseries qu'on a voulu leur infuser, ont pris de l'estomac sans avaler des peaux de tambour, et il y a chez eux une riche solidarité.

La semaine passée, un tas de souffleurs de verre avaient été congédiés pour insubordination aux fantaisies patronales. Avant leur départ pour Rive-de-Gier, une vinasse d'adieu leur a été offerte.

Y avait là trois cents copains réunis devant la gueule des patrons, à licher à la santé du grand chambard et à chanter « le père Duchêne » et autres goulantes,

C'est hurf les chants anarchos ! Ça ragailardit les bons bougres et, dans le cas en question, ça emloustrouillait rudement les deux singes de la verrerie. Ils se bouchaient tellement les esgourdes, qu'ils n'auraient pas entendu une petite marmite éclater.

#### UN VILAIN SINGE

**Grenoble.** — Pour les terrassiers, le tarif de la Ville n'est que de trente-cinq centimes, — et encore ça ne date que de la grève du printemps dernier. Or, ce pauvre salaire, l'entrepreneur Rey voudrait encore l'amaigrir. Trente centimes, il trouve que c'est bien assez.

Cette prétention ne passe pas comme une lettre à la poste, et un taupier, qui n'a pas voulu se laisser faire le poil par ce cochon d'exploiteur, vient de lui foutre une feuille aux prud'hommes.

Rey a écrit au président, accusant le plaignant d'être un fricoteur et même d'avoir falsifié son livret. Malgré ses menteries et ses démarches, les prud'hommes lui ont donné tort.

Cette vieille fripouille voudrait ne pas déboursier plus d'argent pour payer son ouvrier que pour nourrir son chien ; mais il compléterait volontiers la ration par des mauvais traitements.

Pauvre brute ! les prolos ne sont pas des cabots : ceux-ci, quand ils mordent, un coup de pied leur fait lâcher prise, tandis que le populo, lorsqu'il tiendra la bourgeoisie dans ses crocs, ne les dessèrera pas avant que l'étrangouissement soit définitif.

#### PÈLERINADE

**Agen.** — Il en a fait une gueule, l'abbé du Passage-d'Agen en entrant dans sa sacristie. « Miracle ! miracle ! » cria-t-il.

Sur le mur et sur la porte, d'immenses inscriptions s'étaient : — et il crut d'abord que c'étaient des prophéties ou des flanches

dans le genre du « Mané ! Thécel ! Pharès ! » qu'un ange était venu griffouiller pendant la nuit du bout de ses plumes d'oie flamboyantes.

Mais il dut enfin reconnaître qu'il n'y avait dans l'affaire ni ange, ni archange, ni séraphin, mais seulement quelques bougres, qui avaient perquisitionné, pendant la nuit, dans la ratiche et dans les trois pièces de la sacristie et qui avaient charbonné un adieu sur le mur.

Par malheur, quoique ils eussent forcé les portes des armoires, des placards et du tabernacle, ils n'avaient pas découvert grand chose : ni argent ni vases précieux. Depuis une visite que cette usine à bondieu a reçue il y a quelques années, le raticchon couche sur toutes les bricoles qui ont une valeur. Ils durent se contenter de faire main basse sur le linge.

Seulement c'étaient des types si marmiteux, si déguenillés, — deux hommes, un enfant de quinze ans et une femme enceinte, — qu'en transportant leur paquet ils attirèrent tout de suite l'attention. Avant même que l'expropriation de l'église fût connue, des pandores arrêtaient les trois premiers pour vagabondage et leur foutaient les menottes. Quant à la femme, elle fut paumée peu après sur la dénonciation d'un gargottier dont il serait bon de connaître le nom. Ce ne fut pas difficile de les arrêter ; les pauvres bougres n'avaient rien tortoré depuis la veille au matin.

Fâcheux que cette petite expédition ait si mal fini. N'empêche qu'elle peut donner des idées aux copains qui ont du goût pour l'expropriation.

S'attaquer aux caisses publiques, aux capucinières, aux coffres des richards... c'est de la révolte et de la bonne.

#### VACHERIE DE PESTAILLES

**Charleville.** — L'autre soir, vers les cinq heures, plusieurs trimardeurs poirottaient sur les marches de la Volière Municipale, attendant que le quart-d'œil leur donne un billet pour aller se pagnoter dans quelque caboulot.

Le quart-d'œil, un négrillon qui n'est pas plus haut que la botte d'un cognac, avec ça prétentieux comme trois morpions, ne se présait guère.

Ne voulant pas prendre racine sur la place, un des trimardeurs va relancer la pestaille et après une longue chamaillerie, reçoit onze sous.

Hein, ce qu'elle est chouette la charité des grosses légumes ! Le pauvre bougre avait sa compagnie avec lui et on lui foutait onze pélos pour souper et coucher à deux !

Le bougre s'est foutu à groumer et à faire du fouan, tellement qu'on a voulu le sucrer. Il a fallu six sergots pour en venir à bout, nom de dieu !

Le malheur, c'est que les autres trimardeurs n'ont pas rouspété et n'ont pas pris part à la bataille.

C'est comme le populo : il s'est contenté d'approuver le gas et de huer les flics.

Y a que la compagne du rouspéteur qui a eu du nerf : elle griffait les sergots que c'était un vrai beurre ! Et comme un de ces porcs lui bouchait la gueule, l'étranglant à moitié pour l'empêcher de crier, une bonne bougresse en a conclu :

« Eh, grosse vache, si c'était une troquette que je connais, c'est pas la gueule que tu lui boucherais ! »

#### AUX COPAINS ET AUX VENDEURS

Cette semaine les derniers exemplaires du premier tirage de l'ALMANACH DU PÈRE PEINARD vont défilier la parade.

Les copains qui en désirent d'autres sont priés de donner par grande vitesse le chiffre approximatif de leurs demandes, afin de fixer à peu près le deuxième tirage, qui turellement ne va pas trainer.





C'est partout qu'il y a du grabuge, mille marmites!

Parce que partout y a des capitalos féroces qui tiennent les turbineurs dans la mistouffe.

Comme tout a une fin, même la patience du populo, il arrive un moment où des gas d'attaque se rebiffent : c'est ce qui arrive actuellement aux quatre coins de la boule ronde.

Y a une huitaine, au beau mitan de la nuit, à **Belgrade**, les bureaux de l'administration des mines de Majdauek ont été foutus en miettes par l'esclaffement d'une grosse marmite.

Ces mines sont exploitées par une Société anglaise.

Et de deux, nom de dieu! Cette fois, à **Lisbonne**, en **Portugal** : des petites bombes farcies de poudre ont éclaté en plusieurs endroits.

Par exemple, un patelin où les capitalos et les gros matadors de la gouvernance ne sont pas rassurés, c'est aux **Etats-Unis** : ils ne vivent plus depuis que le maire de Chicago, un jean-foutre qui avait mis les quatre doigts et le pouce dans la condamnation des anarchos, a été révolvérisé.

Au fait, y a pas de quoi être à la noce. C'est à croire que nous entrons en plein dans la saison où le métier de richard deviendra tout à fait malsain.

A la porte de la Maison-Blanche, qui est pour les Etats-Unis une turne kif-kif notre Elysée où s'engraisse le Carnot de là-bas, on a arrêté un bougre à poil qui voulait tanner le cuir du président.

Deuxième, le même jour on a entoilé un autre gas qui en voulait au gouverneur de l'Indiana.

Troisième, un autre qui voulait faire sauter à la dynamite un nid de frocaille, le monastère de Patterson, à New-York.

Quatrième, encore à New-York, un fiston à la redresse qu'a tiré plusieurs coups de revolver dans les fenêtres de Delmonico, le plus riche bistrot du patelin.

« A bas les riches ! » clamait le bon bougre. Et la racaille qui soiffait et bafrait dans la turne de foirer de peur, — à telle enseigne que tout le quartier en a été empesté.

A un saut de puce des Etats-Unis, au **Canada**, à Montréal, on a sucré trois français qu'un mouchard accuse d'avoir voulu dynamiter la statue de Nelson.

Ce patelin est sous la domination anglaise et cette sacrée statue doit être plantée sur une place pour faire la nique au populo et se fiche de sa fiolle.

En **Allemagne**, le populo se dépêtre de plus en plus des socialos à la manque. Par contre, ceux-ci se foutent de plus en plus aux trousses de Guillaume-le-Teigneux, et ils sont tellement larbins qu'ils lui sucent les doigts de pied.

A Berlin, y a un chouette caneton, *Der Socialist*, qui taille de galbeuses croupières à l'engeance socialiarde. Aussi, qu'arrive-t-il? C'est que quasiment toutes les semaines il est saisi.

Si le roussin Yves Guyot, veut savoir ce que valent les saisies, il n'a qu'à écrire à ses copains de la police berlinoise. Ils lui diront qu'au lieu de couper la chique au *Socialist*, ces maudites saisies lui donnent davantage de nerf et activent sa propagande.

Par exemple, c'est la pestaille de Mayence (car, hélas, y a pas que des jambons dans cette ville!) qui a fait une drôle de bobine, quand le matin du 13 elle a trouvé tous les murs tapissés de belles affiches rouges ou un mot flamboyait seul « Vive l'Anarchie ! »

En **Sicile** le chambard se continue cahin-caha.

Seulement comme le populo y a mis pas mal d'énergie, y a déjà quelques résultats pratiques : à Contessa, les proprios ont accordé à leurs fermiers la moitié des récoltes de leurs terres.

Turellement, c'est pas par bonté d'âme, mais bien parce que les proprios avaient le trac que les paysans ne gardent tout.

Cré pétard, pourvu que les Siciliens ne se laissent pas châtrer par les politicards, les résultats qu'ils obtiendront seront autrement chouettes!

## COMMUNICATIONS

**Paris.** — Samedi 25 novembre 1893, à huit heures et demie du soir, salle du Commerce, 94, faubourg du Temple, **Grand Meeting public.**

Ordre du jour : 1° L'attentat de Barcelone; 2° Dernières paroles de Paulino Pallas; 3° Les crimes de Martinez Campos; 5° L'affaire Léauthier; 5° La presse vendue.

Orateurs : Sébastien Faure, Brunet, Tortelier, Murmain, Jacques Prolo, Bastard, Humbert, Vauzelle, Bernard Lazare.

Entrée : 0,25 centimes pour les frais.

— Réunion le lundi et jeudi de chaque semaine à huit heures et demie du soir du groupe anarchiste *Les Libertaires*, salle Chaboche, 92, boulevard Ménilmontant.

Le dimanche à huit heures et demie du soir, *Grande Soirée familiale*, même salle.

— Les *Enfants de la Nature* invitent tous les *Parias des Ternes* au rendez-vous du samedi, maison Bessière, 34, rue d'Armaillé, en face l'église Saint-Ferdinand-des-Ternes, à huit heures et demie du soir : Causerie, chants et poésies.

— Les *Sans Patrie*, club international, tous les dimanches à deux heures de l'après-midi, salle Tromas, 70, rue d'Angoulême.

— Samedi, à huit heures et demie : Soirée familiale, suivie de conférence, organisée par la jeunesse antipatriotique du XX<sup>e</sup>.

Entrée : 0,20 centimes, pour les frais et la propagande.

— Les compagnons des XIII<sup>e</sup>, XIV<sup>e</sup> et XV<sup>e</sup>, partisans d'une propagande d'autant plus active que les événements la réclament, sont invités à venir samedi chez Méchin, marchand de vins, 23, rue de Vanves, à huit heures et demie. Urgence.

**Charleville.** — Tous les dimanches les compagnons se réunissent de six à onze heures du soir, avenue du Petit Bois, 26.

On y lit le *Père Peinard*.

**Narbonne.** — Les anarchistes sont priés d'assister à la réunion qui aura lieu le dimanche 29 novembre, à huit heures du soir, au local convenu.

Ordre du jour : Formation d'un groupe. — Vente des journaux anarchistes.

**Saint-Denis.** — Les compagnons de Saint-Denis et de la banlieue sont convoqués à la réunion du groupe qui aura lieu le 25 novembre 1893, chez l'père Raynaud, chand d'vins, rue Moulin, 10, en vue d'organiser une réunion publique. Urgence.

**Saint-Ouen.** — Groupe de vulgarisation réunion tous les samedis, chez Lançon, avenue des Bagnolles. Tous les bons bougres sont invités.

**Troyes.** — Tous les dimanches, entre dix heures et demie et onze heures et demie, au Bar Troyen, rue de l'Hôtel-de-Ville, *Rendez-Vous apéritif des Niveleurs Troyens*. Tous ceux qu'une impulsive nature pousse vers les groupements ouverts et libres seront les bienvenus.

Les camarades du groupe la *Jeunesse antipatriote du XX<sup>e</sup>*, ont fait imprimer une poésie s'adressant aux jeunes ayant pour titre : *la Grève martiale*. Prix : 0,05 cent. ou 2 fr. 50 le cent pour la propagande.

Tous les camarades de province qui en désiraient doivent écrire au compagnon E. Murch, 14, rue des Condriers, Paris.

— Les compagnons de Bruxelles qui recueillent chaque jour les exilés des différents pays et de France particulièrement, ont dû cesser faute d'argent, la publication de la *Débacle*. Ils ne renoncent pas cependant à contribuer pour leur part à la propagande et dans ce dessein, projettent de faire paraître une série de brochures en langue française. Titre de la première : *Le Patriotisme et l'alliance franco-russe*. Sous presse.

Les camarades qui trouveront bon d'aider ceux de Bruxelles peuvent envoyer leur obole à Emile Fourrot, 46, rue Liancourt, à Paris, qui se charge de la transmettre aux destinataires.

## PETITE POSTE

D. Roubaix. — C. Saint-Juéry. — B. le Mans. — M. Troyes. — F. Amiens. — H. Brest. — F. Mache-coul. — D. Bone. — B. Sering. — G. Hasting. — B. Oran. — T. Montpellier. — D. et V. Jaillou. — H. Narbonne. — Z. Nice. — A. Bessège. — G. Arbresle. — C. Romanèche. — L. Havre. — H. Tonnerre. — W. Lausanne. — F. Liège. — L. Londres. — L. Orléans. — F. Pamiers. — H. Hiraumont. — O. Saint-Maixent. — V. Lille. — A. Cotte. — S. Cherbourg. — A. Roubaix. — R. Saint-Etienne. — A. Angers. — M. Troyes. — L. Montceaux-les-Mines. — T. Mézières. — Reçu galette, merci.

— T. Mézières : Pas d'adresse à Boulogne-sur-Mer.

— Les copains de Boulogne-sur-Seine demandent des nouvelles de C. Chatel.

— Les compagnons de Montpellier désireraient être prévenus du passage de Sébastien Faure dans le Midi, afin d'organiser une conférence.

— Romans à Hiraumont par Rocroy (Ardennes), demande aux camarades qui ont publié : *Voix de Bayne*, s'ils peuvent disposer de quelques exemplaires pour la propagande.

— *Harmonie* : Envoyez chaque mois 2 exemplaires pour la vente, à l'adresse ci-dessus.

VIENT DE PARAITRE

L'ALMANACH

DU

Père Peinard

(arce de galbeuses histoires  
et de prédictions épatarouflantes pour 1894.  
An révolutionnaire 102.

TEXTE. — Ruminades sur le calendrier : ce qu'il est, ce qu'il doit être. — Prédictionnements généraux. — Numérotage des abattis de l'année, avec la concordance du calendrier révolutionnaire et du calendrier crétin. — Réflexionnements sur les mois. — Eclipses et marées. — Pourquoi et comment le père Peinard s'est bombardé journaliste. — Prédictionnements anarchotes de Nostradamus. — La grande canule militaire. — La Ravachole, chanson avec musique. — Histoire d'un gosse et d'un œuf rouge. — Ça viendra, poésie. — Le loup et l'agneau. — Les Bons Brigands fin-de-siècle. — Jabotage sur l'Anarchie entre Bibi et un Fiston.

GRAVURES. — Couverture illustrée en couleurs. — Les saisons et les mois. — Le Père Peinard. — Capital et travail. — Les affaires, dessin de Willette. — La Patrie. — Ravachol. — Les garrottés de Xérès. — Portraits des anarchos de Chicago. — Les deux héritiers.

Prix de l'Almanach : 0,25 centimes

Pour le recevoir par la poste adresser : 0,30 cent. aux bureaux du Père Peinard, 4, bis, rue d'Orsel.

En vente chez tous les libraires et aux gares des chemins de fer.

L'Imprimeur-Gérant : DELALE.

Imprimerie spéciale du Père Peinard,  
4 bis, rue d'Orsel, Paris.





**LE JOURNALEUX :** Vous aviez le dessein de tuer n'importe qui, moi-même ?  
**LÉAUTHIER :** Vous-même, comme un autre...

(Jactage pigé dans le drap de lit, le Temps).